

ACTION

● Notes de lecture

La complexité humaine, la méthode

Edgar Morin.

Les actions politiques, aléatoires par nature, entrent rapidement dans un jeu d'inter-rétroactions "écologiques" qui les dirige dans un sens imprévu, amortit le plus grandiose effort en un accident négligeable, transforme une petite boulette de neige en avalanche, déclenche un contre-processus qui inverse le sens de l'histoire. Autrement dit, l'action entre dans des processus qui échappent à la volonté voire l'entendement et la conscience de l'acteur.

C'est dire que, contrairement à l'opinion qui enracine l'action dans l'acteur, l'action se déracine de l'acteur, soit pour s'amortir dans les rétroactions négatives, soit pour déclencher des rétroactions positives inattendues ; elle appartient dès lors, de toute façon, plus aux processus écologiques qu'aux décisions autologiques.

Contrairement à la vision où l'action fait corps avec l'acteur, un fossé s'ouvre dès les premières secondes entre l'acteur et l'action, et il va s'élargir de lui-même, à moins que l'action puisse être sans cesse suivie, rattrapée, corrigée, mais cela dans une course éperdue où l'action finalement distancera son poursuivant et ira se perdre dans le fouillis des inter-rétroactions de *l'Umwelt* social et naturel.

L'action volontaire échappe presque aussitôt à la volonté, elle s'enfuit, commence à copuler avec d'autres actions par myriades et revient parfois, défigurée et défigurante, sur la tête de son initiateur. La vieille sagesse, du reste, ouvrait la porte au principe de l'écologie de l'action en nous enseignant que l'enfer est pavé de bonnes intentions.

Mais il a fallu attendre, je crois, le Méphistophélès de Goethe pour comprendre que si l'enfer est pavé de bonnes intentions, le paradis pouvait être dallé de mauvaises actions, puisque, plus Méphistophélès cherche à perdre Marguerite, plus il la sauve.

Nous pouvons ainsi concevoir le premier principe d'écologie de l'action : "*le niveau d'efficacité optimum d'une action se situe au début de son développement*" (Lise Laférière).

Très tôt, nos actions sont emportées dans la dérive, c'est-à-dire un jeu d'inter-rétro-actions qui les arrachent à leur source organisatrice et à leur sens finalisateur, pour les entraîner dans des processus et des directions tout autres, voire contraires.

Nous pouvons dès lors dégager le deuxième principe d'écologie de l'action, qui est un principe d'incertitude : *les ultimes conséquences d'un acte donné sont non prédictibles.*

Flammarion, page 333.

Traité de l'efficacité

François Jullien.

En débarrassant le monde des affaires humaines de la finalité, et cela surtout depuis la Renaissance (la contingence n'y étant plus seulement résiduelle comme chez Aristote), elle était conduite à associer d'autant plus étroitement l'action à l'efficacité.

En faisant, en effet, du monde humain un monde d'instabilité, voué à la discontinuité, à l'éphémère, à la mobilité, sans aucun principe d'ordre qui lui soit intrinsèque ou le transcende, elle ne pouvait plus concevoir d'efficacité que sur le mode d'une intervention risquée qui, par son audace, vienne répondre à l'imprévisibilité des choses. On sait que la politique est essentiellement action pour Machiavel, en cela comparable à la guerre, et son Prince est tout entier un éloge fait à la capacité d'entreprendre.

Car, contingente, la matière politique est du même coup malléable, par conséquent aussi techniquement transformable, et l'homme a prise sur elle, en dépit des périls, il peut espérer lui donner forme en lui imposant son dessein.

Le chaos politique s'ouvrant à toutes les initiatives, l'homme réagit au danger par la virtuosité de son action, en innovant. Aussi, au terme d'une laïcisation de l'ancienne idée de création, est-ce l'acte de fondation politique qui, volontaire et résolu, et sur un plan strictement humain, sert d'étalon aux héros.

Grasset, page 69.

Traité de l'efficacité

François Jullien.

Deux logiques s'opposent, en effet : d'une part, celle de l'activisme, qui est celle d'une dépense et d'une accumulation sans fin, sur le mode du toujours plus, selon laquelle on ne cesse d'apprendre davantage, ou de vouloir aller plus loin ; et de l'autre, à l'inverse, celle selon laquelle on ne cesse de retrancher de son ingénierie, de réduire son affairément.

Le degré zéro de l'agir auquel on parviendrait correspond au plein régime de l'efficacité, on ne peut toujours "obtenir le monde" que "sans s'affairer". En effet, dès lors qu'on fait, apparaît du même coup du non-fait ; tout faire, en même temps qu'il progresse, ne cesse d'opérer une scission entre ce qu'on fait et ce qu'on ne fait pas : dès lors qu'on fait, il y a fatalement du faire qui est laissé de côté et qu'on ne pourra jamais rattraper.

Or, non seulement tout ce non-fait réduit d'autant ce qu'on prétend faire, mais surtout il travaille à l'encontre de ce qu'on fait, il en prépare la "défaite", il le dé-fait.

Autrement dit, tout faire a son revers, de même que tout ce à quoi on "tient" contient en soi sa "perte", tout attachement impliquant qu'on doive ensuite s'en détacher. "Plus on fait, plus on perd". Aussi est-ce seulement si l'on se garde de faire qu'il peut n'y avoir plus ni non-fait ni dé-fait - qu'on peut éviter à la fois le manque et l'échec. Qui "répand" son "agir", en "mettant à exécution", explicite, en effet, est contraint de "s'attacher" ici et donc de se détacher là ; cet occasionnalisme est arbitraire et oblige, de surcroît, à "retrancher" du réel tout ce qui dépasse par rapport à son projet.

En outre, tout agir est contraint de bloquer momentanément le réel, alors que tout nous montre que celui-ci est en évolution continue ; le contraire de l'agir (négatif) sera donc d'en épouser le cours et de s'y conformer : il convient toujours d'accompagner le réel pour qu'il puisse évoluer à son gré - au nôtre en *même temps* qu'au sien.

Aussi, *"ceux qui désirent obtenir le monde en agissant, tranche péremptoirement le vieux Maître, je vois bien qu'ils n'en peuvent mais"...*

Car ils n'ont pas compris que le monde humain n'est pas comme un "pot" qu'on pourrait tenir dans ses mains : il est fait à la fois de visible et d'invisible, tout y apparaît et y disparaît tour à tour, rien en lui n'est arrêté : en un mot, il "ne peut être un objet d'agir".

Il a bien son instrumentalité (le "pot"), mais qui n'est pas codifiable, et c'est pourquoi il ne faut cesser de s'y conformer pour s'en servir.

Si l'on se retient d'agir, c'est pour laisser advenir et que le monde "de lui-même" puisse "se transformer" ; *la transformation impliquée* se substitue à *l'action dirigée*.

Et ce refus du dirigisme vaut d'abord en politique.

Plus les règlements et les prescriptions prolifèrent, eux qui sont justement l'expression exacerbée du "faire" politique, plus l'état du monde empire : plus il y a d'interdits, plus le pays est pauvre ; plus il y a de lois, plus il y a de brigands.

Pour "qu'il n'y ait rien qui ne soit pas en ordre" (sur le mode du "qu'il n'y ait rien qui ne soit pas fait"), pour que cet ordre qui est non celui d'une harmonie préétablie mais de la régulation, par transformation continue, s'étende à tout et soit "constant", il faut "pratiquer le non-agir", ou plus exactement, pour respecter l'itération du terme, "faire le non-faire".

Nous voilà confirmé, sous cette allure de paradoxe, que ce non-agir ne traduit aucun désintérêt vis-à-vis du monde, qu'il ne nous détourne en rien de la réalité (qu'il n'est pas "mystique").

Car la négation n'y porte pas sur le verbe lui-même, mais sur son complément d'objet interne : l'agir est maintenu (dans sa perspective d'effectivité), seul son objet est retiré (dans ce qu'il risque toujours de contenir de partial et d'arrêté) ; aussi, libérée de ce qu'elle implique ordinairement de rigide et de limitée, l'activité est portée à son plein régime, elle se confond avec le cours des choses au lieu de le

troubler : si je retire à l'agir son activisme, je supprime du coup l'occasion du désordre.

Agir sans agir : je n'agis pas (en fonction d'un plan arrêté, de façon ponctuelle, en forçant les choses), mais pourtant je ne suis pas, non plus, non agissant - je ne demeure pas inactif - puisque j'accompagne le réel durant tout son déroulement (que je vais de pair avec lui, que j'en suis le partenaire).

En même temps que le monde n'est plus un objet d'agir, je deviens partie prenante de son devenir : j'agis dès lors sans plus l'affronter. Ce pur agir (comme ailleurs on a parlé du pur amour) est un agir qui ne connaît plus ni dépense ni friction - un agir sans agissement ; en perdant sa discontinuité et sa raideur, se transforme en évolution sans fin.

De même qu'on peut savourer sans fin.

Comme le mettent en valeur ces formulations parallèles, on "agit sans agir" comme on "savoure la non-saveur" ou qu'on "s'affaire sans s'affairer".

Car, de même que la non-saveur (la "fadeur") constitue le fond latent des saveurs les plus diverses (et les contient ensemble à l'état de virtualités), le sage agit à la racine du devenir et se situe en amont de son plus grand déploiement : l'agir ou la "savouration" s'étendent dès lors d'eux-mêmes, sans plus d'exclusion, et sont "inépuisables".

Grasset, pages 108/111.